



ARGENTINE

## ADRIÁN VILLAR ROJAS

Commissaire **Rodrigo Alonso**

■ Ce printemps 2011, Adrián Villar Rojas (né en 1980) est en résidence à Paris à la Fondation SAM Art Projects. Dans le lumineux atelier du dernier étage de la Villa Raffet, mis à la disposition de l'artiste par Sandra et Amaury Mulliez, je découvre une œuvre étonnante. Le jeune artiste évoque quelques-uns de ses projets passés. Son parcours, il le fait véritablement débiter en 2008, avec son exposition *What Fire Brought me* dans le sous-sol de la Ruth Benzacar Art Gallery de Buenos Aires. Là, il a installé près de quatre tonnes de sculptures en argile, matériau qu'il utilise alors pour la première fois : ce ne sont qu'amorcelements de fragments brisés, effondrés comme après un séisme, une sorte de paysage pompéien déliquescents. L'année suivante, participant à la seconde Biennale de la fin du monde à Ushuaia, il réalise sa première sculpture monumentale en extérieur, toujours en argile : une grande baleine échouée en plein cœur de la forêt. Elle semble reposer ici depuis des milliers d'années. La peau du cétacé est parsemée de souches d'arbres qui ont colonisé son épiderme à la manière de patelles (ces coquillages de forme conique solidement amarés aux rochers des jetées). Soumise aux intempéries, la bête se craquèle peu à peu. Ce projet inaugure toute une série de sculptures de grandes dimensions qui nécessitent l'intervention d'une équipe fidèle. En 2009 encore, Villar Rojas et ses acolytes réalisent à la biennale de Cuenca, en Équateur, *It's a Beautiful Moment* : un tyrannosaure mort sur le corps duquel une jeune géante (est-elle aussi dépassée que le reptile ?) s'est allongée,

comme les jeunes enfants s'assoupissent parfois sur le dos du chien de la maison. Cette sculpture sera rapidement détruite par la pluie. Les projets s'enchaînent : une baleine au corps hérissé de cristaux à Berlin, des sculptures équestres à Mexico, dont un curieux robot qui évoque la bande dessinée futuriste, notamment certains mangas et l'univers de Moébius... L'art de Villar Rojas se nourrit de littérature de science-fiction (on songe à une rencontre entre les nouvelles de Borgès et *la Possibilité d'une île* de Houellebecq). Il joue de la rencontre fortuite de dimensions parallèles. Une baleine a été subitement téléportée dans une forêt, ou bien l'océan dans lequel elle évoluait a disparu depuis bien longtemps. Chez Villar Rojas, le temps est aboli. Nous découvrons lors de fouilles archéologiques les vestiges de civilisations bien plus évoluées que la nôtre, un peu comme dans *la Nuit des temps* de Barjavel.

À Venise, dans le pavillon argentin, il sera question de la fin du monde et de l'homme de Néandertal. Une sorte de boucle entre le futur et les origines de l'humanité (on pense à *2001 l'Odyssée de l'espace* de Kubrick). Ce projet en précède un autre : une sculpture monumentale, fruit de sa résidence à la Villa Raffet, et qui culminera à partir du 30 juin à plus de dix mètres de hauteur dans le jardin des Tuileries. Les œuvres de Venise et de Paris sont liées par tout un travail d'écriture. On ne peut que conseiller d'entrer pleinement dans cette passionnante, complexe et prometteuse œuvre fictionnelle. ■

Richard Leydier

— This spring Adrián Villar Rojas (born 1980) has been on a residency at the SAM Art Projects foundation in Paris (through end of June), in a luminous workshop on the top floor of the Villa Raffet made available by Sandra and Amaury Mulliez. That is where I first saw his remarkable work. His career really got off the ground in 2008 with his exhibition *What Fire Brought Me* in the basement of the Ruth Benzacar Art Gallery in Buenos Aires, where he installed four tons of sculptures in clay, a material he was using for the first time. On show were piles of fragments, broken and collapsed objects in some kind of post-seismic condition, like a deliquescent Pompeian landscape. The year after that, at the second Biennial of the End of the World in Ushuaia, he made his first outdoor monumental sculpture, again in clay: a massive whale, "beached" in the middle of a forest, as if it has been there for thousands of years: its skin was dotted with tree trunks that had colonized its epidermis like barnacles. Weathering had gradually caused the creature to crack.

This project inaugurated a whole series of large-scale sculptures requiring the intervention of his faithful team. In 2009, again, Villar Rojas and his acolytes made *It's a Beautiful Moment* for the Cuenca biennial in Ecuador, a dead tyrannosaurus with a young female giant lying on it (as dead as the king lizard itself?), the way young children sometimes doze off on the back of the family dog. This sculpture was soon destroyed by the rain. Then came a whale's body bristling with crystals in Berlin, equestrian sculptures in Mexico City, with a curious robot evoking futuristic comics (notably certain mangas and the world of Moebius). Villar Rojas draws widely on science fiction (like a Borges novel crossed with Houellebecq's *The Possibility of an Island*). He plays on the fortuitous encounter between parallel dimensions: a whale is teleported into a forest, or maybe its ocean home disappeared eons ago. With Villar Rojas, time disappears. Archeological digs reveal the vestiges of civilizations that were much more advanced than our own, rather like in Barjavel's *La Nuit des temps*.

For the Argentine Pavilion, the artist will evoke the end of the world and Neanderthal Man, in a kind of loop connecting the origins and last moments of humanity (Kubrick's *2001 A Space Odyssey* comes to mind). Meanwhile, on June 30, the monumental sculpture produced during his residency at Villa Raffet will reach its maximum height of ten meters, on show in the Tuileries gardens. I warmly recommend an immersion in Rojas's fascinating, complex and promising fiction-based body of work. ■

Richard Leydier

Translation, C. Penwarden